

Par Théo Bersihand

-La Cité-

1.

Notes de l'auteur :

Si j'écris, c'est pour nourrir mon imaginaire et mes rêves. J'écris en collaboration avec Joseph Dupont. Nos histoires, d'abord séparées furent réunies. Maxence, mon personnage principal est le frère de Sigurd, le personnage de Joseph. Maxence et Léa sont ses deux amis loyaux avec lesquels il a vécu au Centre, un camp de travail où des esclaves étaient exploités. Suite à la découverte de son frère Sigurd, Duc de Sicte, Maxence, Pierre et Léa furent libérés. Mais, des barbares envahissent cette cité et nos personnages sont contraints de fuir. Le nom « La Cité » fait référence à « Sicte », le texte de J.Dupont.

Nous fuyions la cité en proie aux flammes, cette terrible cité, dont la royauté avait si souvent changé. Cette dangereuse citée où l'aiguille du destin avait si souvent vacillé...

Nous galopions dans une course endiablée pour tenter d'échapper aux remords, à la nostalgie. Nous chevauchions au-dessus des plantes, des quelques arbustes laissés après le passage des barbares. Les survivants. Comme nous, c'étaient les survivants. Comme nous ils avaient dû abandonner tout espoir, tout honneur, pour fuir ou se cacher. Nous traversions les steppes arides et sauvages, nous traversions le désert, nous traversions une épreuve, un coup dur pour nous. Des volutes de fumée s'échappaient de Sicte. Nos sentiments nous rattrapaient. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de nous. Leurs sombres chevaux squelettiques prenaient de l'avance sur nous. Encapuchonnés, les noirs sentiments n'avaient plus qu'une porte à ouvrir, plus qu'à se laisser glisser en nous. Il fallait accélérer. Ils étaient à la croupe de nos chevaux. Plus que quelques mètres, et c'en était fini de nous. Ils nous avaient rattrapé. Ils s'étaient sournoisement glissés derrière nous pour nous surprendre à un moment de faiblesse. Ils m'avaient eu. Je ne saurai décrire toute la colère, toute la tristesse, toute la nostalgie, toute la rage, tous les regrets que j'avais tenté de repousser vainement depuis que nous avons quitté Sicte. J'avais tenté de retarder la course effrénée de mes adversaires, mes sentiments. Je les avais senti approcher, et j'avais tenté de les arrêter à mains nues. J'avais vite ployé sous la force de mon adversaire, rapidement abandonné, rapidement fui devant leur terrible force. Et maintenant, ils m'avaient rattrapé et je les sentais ouvrir un barrage dont je croyais que ma volonté fermait autoritairement. Mais il avait déjà failli deux fois.

En proie à mon conflit intérieur, je ne remarquai pas immédiatement la beauté du spectacle qui s'offrait devant nous. La lune éclairait majestueusement les steppes. Quelques flocons de neige tombaient faiblement sur nos têtes. On aurait dit un tourbillon de neige, porté uniquement par la légère brise matinale. Le seul mouvement perceptible était le mouvement des buissons et des arbrisseaux agités au gré de la bise vespérale. Dans les rares bosquets doucement, curieusement, quelques grattements frénétiques étaient perceptibles. Le chant des oiseaux sembla me tirer d'une sorte de transe. Ces gazouillements joyeux me redonnèrent l'envie de vivre qui m'avait toujours animé jusqu'ici. Soudain, un cerf bougea, réagit au bruit de nos chevaux. Il tourna la tête vers nous, ses yeux intelligents semblants nous scruter. Ses majestueux bois fixés sur sa tête reflétaient les premières lueurs de l'aube. Les rayons du soleil rouge vif s'alliaient parfaitement avec son pelage brun et sa poitrine

blanche comme la lune qui peu à peu disparaissait. Ses yeux bleus teintés de vert, tels des plumes de paons, brillaient au contact de l'aurore. Le hululement lointain d'une chouette se fit entendre, brisant le silence auquel nous nous étions accoutumés. Le cerf nous regardait d'un regard profond, il semblait lire en nous. Il nous dévisageait comme s'il savait. Comme s'il savait qui nous étions. Comme s'il savait ce que nous ressentions. Comme s'il savait, le présent, le passé et le futur. J'eus une illumination : comme si le majestueux animal m'avait fait comprendre que je ne devais pas repousser mes sentiments, mais les accepter.

Nous chevauchâmes longtemps dans les steppes sauvages et arides, ainsi tournant le dos à notre passé, malgré la mélancolie qui m'affligeait. Nous fîmes une halte à un vieux peuplier, l'air à la fois sage et effrayant, m'inspirant à la fois crainte et confiance. Sigurd proposa de s'arrêter pour la nuit, et je protestai vivement car les terribles pillards nous rattraperaient sûrement. Nous n'avions pas fui ainsi, laissant Sicté sans aide pour sauver notre peau pour nous faire rattraper le lendemain.

Mais mon frère, prenant parti des droits de l'aîné, ordonna d'une voix sèche et sévère que je ne lui connaissais pas de nous arrêter ici. Il nous imposa sa décision. Il nous affirma qu'il allait monter la garde et que nous allions pouvoir nous reposer paisiblement. Nos capes de laine firent office de couverture et nos selles de coussin. Sigurd nous dit de dormir et alla attacher la bride des chevaux à la branches de l'arbre qui, avec la lumière, paraissait presque vivant. Il enfila une cote de maille et dégaina son épée, prit son écu et alla monter la garde. Il revint nous dire que s'il voyait quelque chose d'anormal, il nous préviendrait. Malgré sa promesse, un sombre pressentiment me saisit. Mon frère alla s'asseoir contre le vieux peuplier et je me plongeais dans un profond rêve.

Je revis l'attaque de Sicté, dévastatrice, je revis les flambeaux qui embrasaient les maisons, ces terribles flambeaux, consumant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Je revis les corps entassés, les corps des habitants morts dans une horrible expression de terreur. Je revis les épées tirées au clair, et encore ce feu destructeur qui fendait le lourd manteau de la nuit en une immense étincelle, la nuit si profonde et silencieuse, si éternelle et mélancolique. Au milieu de tous ces souvenirs brisés, j'entendis les cris terrorisés des familles, les cris des soldats tombant les uns après les autres, tous les cris de ceux qui succombaient aux affres de la mort. J'entendis ces cris qui m'avaient pétrifié et inspiré tant de remords. Enfin, dans une vision spectrale, je revis les terribles visages des pillards, surgissant du brasier ardent qu'était devenue la cité. Des têtes montées sur des corps lacérés de cicatrices, des corps hissés sur

des chevaux à une allure spectrales, jusqu'à leur consistance qu'on aurait dite brumeuse. On aurait dit que les pillards dévastaient cette cité pour les âmes tourmentées, dont il se nourrissaient, ainsi que de tous leurs remords. Tous les corps des pillards semblaient crier en une même voix rauque : « Destruction ».

D'un coup, je me réveillai. Un bruit de chaîne se fit entendre, une voix s'éleva. Elle parlait à mon frère. Il dit d'une voix raillée, fatiguée, mais aussi d'une voix qui avertit du danger : « Elle est dangereuse, tous ceux qui l'ont possédé sont devenus fous, elle les a pris, elle te prendra. » J'ignore ce dont ils parlaient, mais cela avait l'air dangereux. On entendit un tintement. Mon frère demanda à l'inconnu :

- Qui est-tu, d'où viens-tu ? As-tu amené des gens avec toi ?
- Trop de questions ! répondit-il. Les autres... Dans la forêt... Ils attendent...
- Attends-moi ici, dit mon frère.

Il se dirigeait vers nous. Il me mit au courant de ce qui se passait. L'étranger se dirigeait vers la forêt, d'un pas incertain. Il se dirigeait vers le brouillard qui entourait les bosquets. D'abord il trembla, puis il chancela vers les buissons et les herbes, et tomba dans la rosée matinale. Nous nous précipitâmes vers lui. Pierre et Léa se proposèrent pour lui prodiguer quelques soins pendant que nous allions tenter de lever la brume de ce mystère.

Nous fîmes quelques pas dans la forêt, dans le silence. Nos pas étaient légers sur l'herbe fraîche, et de petites gouttelettes de pluie fine se firent sentir sur nos visages et nos corps. Nous n'entendions pas d'autres bruits que nos pas, les gouttelettes tombant sur l'herbe fraîche, et les pas feutrés de quelque animal. Pourtant, j'avais l'impression que cette forêt n'était pas inhabitée, et que des regards perçants nous épiaient.

Soudain, le brouillard se dissipa et révéla à nos yeux une magnifique clairière. Des dizaines d'hommes et de femmes tournèrent le regard vers nous. Un peu plus en retrait, trois enfants de mon âge environ discutaient. Le premier était légèrement plus grand que les deux autres, mais il paraissait aussi légèrement plus jeune. Ils étaient de ces enfants, séparés du monde par un injuste acte commis par leurs ancêtres, de ces enfants qui naissent malchanceux, mais qui sont heureux. Ces enfants étaient comme nous, des réfugiés, des échappés. Ils avaient aussi dû se battre pour leur survie, ne jamais lâché prise. Je connaissais bien cette façon de vivre—c'était celle que j'avais été contraint de pratiquer au centre. Ils avaient pourtant l'air heureux, bourgeons dans un arbre dénué. Les trois amis semblaient examiner une petite pierre grise. Une chose me frappait chez ces gens : ils portaient tous la même tunique blanche, qui leur arrivait jusqu'aux genoux. On aurait dit un uniforme, comme au centre.

C'est Sigurd qui établit le premier contact, les invitant à venir s'installer avec nous. Quand il prononça ces mots, les habitants de cette forêt reculèrent, mais quand nous retournâmes à notre camp, ils nous suivirent. Ils avaient été rapides à rassembler leurs affaires, comme s'ils avaient fait cela de nombreuses fois, comme s'ils étaient toujours parés à cette éventualité.

Nous marchâmes donc jusqu'au camp. Ils installèrent leur camp aussi rapidement qu'ils l'avaient défait. Pierre et Léa s'approchèrent de moi et me dirent que l'inconnu de tout à l'heure était toujours inconscient et qu'ils n'avaient toujours pas trouvé la cause de ce malaise soudain.

Un bruit se fit entendre. Le claquement de sabots sur la terre humide. Une femme descendit de l'étalon blanc pur, un destrier magnifique et sans aucun doute de pure race. Mon frère vint l'aborder. Pendant ce temps, moi et mes deux amis allions voir ce que faisait les enfants examinant cette curieuse pierre grise.

Avant que nous ayons pu leur parler, celui avec les cheveux noirs prononça ces paroles :

- Dans les steppes hostiles, ...
- Dans les steppes profondes, ... répondit Léa.
- Dans l'obscurité totale, ou dans la lumière infinie, ...Dit le plus jeune
- Dans l'acidité des hommes, un désir guide ta voie. Finit Léa.

Nous étions aussi abasourdis Pierre et moi. Mais Léa semblait encore plus stupéfaite que nous. Elle semblait avoir parlé machinalement. Voyant nos airs interloqués, celui aux cheveux courts nous expliqua que c'était un court poème qu'ils venaient de prononcer. Léa avait dû l'entendre quand elle était petite, avant le centre car nous n'avions jamais appris de poésie au centre. Ces paroles sortirent de la bouche de celui aux cheveux courts :

- Les flammes indomptables, ...
- les flammes de la vie, pouvant provoquer la mort, ... continuais-je
- consumant tout sur leur passage, ... répondit celui aux cheveux foncés
- sans tenir compte des obstacles, ... continua Léa
- dans leur beauté et leur dangerosité, ne se calmeront pas, ... dit le plus grand
- tant que notre haine attisera ces flammes. Termina Pierre.

Ce devait être un poème assez connu car nous le connaissions tous. Faisant écho à mes pensées, le plus jeune nous dit que ce poème était très connu. L'enfant aux cheveux plus longs ajouta que c'était même les vers les plus connus. Nous leur dîmes nos noms. Nous leur demandâmes les leurs, mais ils nous répondirent qu'ils ne pouvaient pas nous le dire pour une question de sécurité. Ils s'étaient habitués à ne jamais les révéler. Nous leur demandâmes leur histoire, mais ils refusèrent pour la même raison. Nous leur racontâmes alors la nôtre. Nous leur racontâmes l'horreur de notre enfance au centre, nous

leur dîmes que Sigurd était mon frère, comment nous nous étions rencontrés, nous leur racontâmes comment nous avons dû fuir de la ville malgré que Sigurd soit Duc. Nous leur racontâmes comment nous en étions arrivés là.

Puis, nous nous séparâmes du groupe de garçon pour aller voir comment allait notre inconnu. Il n'était toujours pas sorti de son coma. Malgré le fait qu'il soit toujours inconscient, sa fièvre semblait avoir diminué. Nous allâmes chercher mon frère pour lui annoncer la nouvelle. Nous le cherchâmes partout dans le camp. En vain. Sigurd demeurait introuvable. Sans Sigurd, le camp paraissait vide, silencieux. Au bout d'environ trois-quarts d'heure, je commençais à m'inquiéter. Je décidais finalement de partir à sa recherche, et je refusai net que Pierre et Léa m'accompagne, car je ne voulais les mettre en danger. Je leur avais déjà fait risquer leur vie plusieurs fois pour moi, et cette fois-ci, c'était une fois de trop. Je marchais quelques temps dans la neige qui avait commencé à se former. Il tombait maintenant bien plus de flocons que tout à l'heure. J'aperçus alors Sigurd, étendu sur un lac complètement gelé, sous un arbre mort depuis longtemps dont quelques branches s'étiraient sur le lac.

Je me dirigeai donc vers le lieu où j'avais entraperçu Sigurd, à l'endroit où je l'avais vu ; pourtant, au bord du lac gelé, je ne trouvai que de la neige. De la neige et ses traces qui étaient maintenant presque entièrement recouvertes. Je pensais pouvoir le retrouver grâce à ces semblants de traces. Mais il ne fallut plus y penser. En plus de la neige qui effaçait les pas aux furs et à mesure qu'ils s'imprimaient dans la neige, le brouillard envahissait à présent la totalité de la plaine. Je n'y voyais pas à 3 mètres devant moi. J'aurai pu être dans un désert ou dans une montagne que je ne m'en serai pas rendu compte. Je commençais une longue errance dans la vaste étendue qui se présentait devant moi. Je marchais au hasard de mes pas. Le hasard détesté par les hommes. L'incertitude totale. Je devais également lutter contre le vent. Le froid hurlait, griffait, pour mieux mordre et déchiqueter ses victimes. Irrésistiblement, mes pas me conduisaient lentement vers la folie. La folie terrible, la folie qui emporte avec elle et qui confisque toute conscience et toute cohérence. Je marchais dans la neige. Indéfiniment. Par quelques moments de lucidité, je me demandais si je n'étais pas devenu aveugle. Ou même mort. Peut-être qu'il n'y avait pas de repos éternel, comme on le croyait. Peut-être que Le Diable nous condamnait à errer éternellement. En tous cas, je subissais son châtement. Je continuais de marcher. Inlassablement. Je marchais dans le blanc pur, que je salissais en passant. Que les hommes salissaient. Aussitôt, je détectai un mouvement dans l'air. Était-ce le signal que j'attendais, celui qui me délivrerait de la pénitence que j'exécutais ? Non. Un éclair troua le brouillard pour me révéler Lucifer, le serviteur du Diable, bourreau des vivants et des morts. Sa présence dégageait une aura maléfique.

Une odeur de mort régnait. Lucifer leva un doigt. Un doigt puissant. De ce geste, sans aucune parole, des morts vinrent. Ils étaient immatériels. Ils ne pouvaient me faire du mal. Pourtant, je ne pouvais décrire la douleur qui m'affligea à ce moment. Les silhouettes fantomatiques ne cessaient d'affluer. Plus le temps s'écoulait, plus de trépassés survenaient. Plus de morts survenaient, plus ma douleur s'empirait. Ce n'était pas une douleur physique. Mais je n'aurais pas cru qu'une douleur mentale puisse causer autant de souffrances. Soudain, un cri fendit le silence qui s'imposait. Je me demandais qui pouvait crier ainsi. Jusqu'à ce que je me rende compte que c'était moi qui hurlais. Enfin, ce n'était pas exactement moi qui criais, du moins pas par la bouche. C'était mon âme qui hurlait. C'était mon âme mortelle qui poussait ce râle insupportable. Cri que je ne pouvais contrôler. Mon âme criait, mais moi, je ne pouvais rien faire. Je franchissais petit à petit le seuil de la mort. Je rejoignais progressivement les spectres qui hurlaient maintenant avec moi. Le cri qui laissait la mort se matérialiser dans nos voix. Je me rendis compte d'une chose. J'étais spectateur de ce qui se passait. Était-il normal de voir son corps, à genoux, qui poussait un dernier cri de désespoir ? Était-il normal d'apercevoir son corps ? Je me sentais aspiré par une force supérieure. Attirée par cette force surnaturelle, mon âme quittait mon corps qui continuais à crier. Et j'étais spectateur de cette horrible scène. Mon corps tendait les bras vers le ciel, cherchant à rejoindre son âme. Mes yeux devenaient translucides. Mon esprit continuait à être irrésistiblement aspiré. Et moi ? Moi, j'étais déchiré entre le monde spirituel et le monde matériel. Je ne pouvais choisir entre les deux. Je ne savais pas quelle partie de moi suivre. Je ne voulais pas avoir à choisir. Et pour cela, il fallait lutter contre Lucifer. Je me rebellai alors. Mais que pouvais-je faire ? Mon corps et mon âme étaient comme dans l'arène face au serviteur du diable, et moi, j'étais le spectateur. Lucifer ne mourrait pas suivant que j'acclame l'un ou l'autre. Mon âme s'élevait toujours vers Lucifer. Mon corps... Mon corps s'était glissé sous Lucifer, derrière l'armée de fantômes. Il se préparait à faire quelque chose. Il allait sauter. Car je ne l'avais pas remarqué, mais mon bourreau descendait en même temps que mon âme venait vers lui. Je compris ce que j'allais faire – ce que mon corps allait faire –, il allait tenter de déstabiliser Lucifer à l'instant crucial : au moment où il allait envoyer mon âme travailler pour son maître et allait agrandir son armée en enrôlant mon corps. Soudain, j'eus une idée d'une petite partie de sa vaste puissance. Au moment où Lucifer toucha mon âme qui était jusqu'à présent vert pur, elle vira au violet maléfique. Mon corps, qui avait sauté se trouva instantanément repoussé et tomba à terre. Il s'écrasa littéralement ; se désintégra. Ce fut à mon tour d'hurler. Lucifer avait coupé tout contact entre moi et le monde matériel. Ce n'était donc ni mon âme ni mon corps qui l'intéressait. C'était moi. Quand je n'eus plus aucun rapport avec l'univers

physique, tout ne devint que distorsion ; distorsion et vérité. Pourtant, les deux éléments n'étaient pas compatibles me faisait dire la vérité. Mais ils le sont en ce monde rétorquait distorsion à travers moi.

Je ne pensais qu'à une chose : fuir. Pourtant, je ne pouvais pas partir. J'étais prisonnier. Soudain, je revins à mon monde. Malgré ma folie, je fuis. Je courais, courais encore plus vite que les athlètes que j'avais vu passer une fois à Sicté. Les yeux dilatés par la peur, je ne pouvais plus m'arrêter de courir. Je trébuchais, chancelais, et manquais de tomber à chaque pas, mais je courais. Une silhouette se détacha brusquement de l'obscurité blanche.

Je rejoignais l'ombre qui se détachait du décor quand l'homme tourna la tête vers moi. Son allure spectrale et son corps squelettique. Encore un mort. Je courais dans la direction opposée. Une autre silhouette parue. Peut-être était-ce Sigurd ? je courus aller voir cet être. Pourtant, lorsque j'arrivais là-bas, je ne vis qu'un sapin qui était agité au vent dont la force durcissait. La puissance de la neige redoublait. Et moi, je courais, désespérément, comme si je fuyais un ennemi matériel et non une peur. Je jetais un coup d'œil en arrière pour voir si l'on me poursuivait, quand je ressentis une violente douleur à l'arrière de la tête. Je m'étais cogné contre une branche de l'un de ces conifères qui m'entouraient. La sombre lumière laissa place à une obscurité. Mon dernier souvenir avant de succomber à l'inconscience fut le sang chaud qui coulait de ma tête. Ce sang chaud et rouge. Enfin quelque chose qui se démarquait de la claire obscurité à laquelle je m'étais accoutumé.

Je m'étais réfugié dans l'illusion de l'inconscience et étais tenté de ne jamais plus en sortir. Un halo de chaleur m'entourait et me protégeait. Pourtant, je le savais bien, il fallait sortir un jour de ce demi-repos éternel. Malgré tout, il fallait bientôt revenir à la brusque réalité.

Lorsque je me réveillai, je restai encore allongé, par espoir de mourir de froid, plutôt que d'endurer ce calvaire que je subissais maintenant plus d'un jour. Mais je dus bien résoudre de me relever, à ne pas rester éternellement sur ce tapis de neige. Le vent maintenant devenu presque calme me caressant le visage. Ce vent asséchait l'unique larme coulant sur mon visage. Le brouillard formait un voile dont se cachait derrière la connaissance, un voile que je ne voulais plus tenter de percer, même plus tenter de soulever. Néanmoins, ma destinée ne me laissait pas le choix, et elle exigeait que j'aie au bout de cette épreuve dans laquelle elle m'avait engagé.

Je me levais donc et entamais une longue marche. Le froid m'avait ramené à la réalité, m'avait mené en dehors du cauchemar dans lequel la folie qui avait

tenté de s'emparer de moi par ce moyen. J'étais comme un bateau que l'océan, représentant de la folie avait tenté d'attirer vers le fond. Elle avait essayé d'affaiblir la proue, tantôt la cognant, tantôt la brisant. Les vagues, maintenant apaisées, entraînait le bateau dans un long bal rythmé. Je marchais, forçant sur mes muscles, je naviguais, forçant sur le mât et les voiles. Mais, ballotté par les vagues, je naviguais toujours. La neige, blanche comme les pétales fragiles d'une rose blanche, je marchais dans le blanc éthéré, imprimant mes traces dans cette neige angélique. J'avais peur. J'avais peur, mais je continuais d'avancer, tentant d'ignorer ma crainte. J'avais peur de rester en arrière. Ma peur, celle de succomber une fois de plus aux affres de la mort, celle de me voir encore une fois si près de trépasser. J'avançais malgré tout, évoluant parmi les sapins qui peu à peu dispersaient la brume. Le nombre de buissons grandissait, et les arbres devenaient de plus en plus grand. Mon regard posé sur les magnifiques hêtres, les majestueux boulots, dont l'écorce résistante trahissait le vieil âge de ces arbres. Le brouillard se dissipait, devenant peu à peu un souvenir éternel, bientôt oublié. J'arrivais dans une clairière dont le sol était tapissé de feuille jaune, rouge sang, qui crissaient quand une bise passait. La brume se dispersait, et le vent diminuait en force. Les vieux et grands arbres me protégeaient.

Une fois le danger passé, la force intérieure qui m'avait amenée jusqu'ici commença à me lâcher. Les hauts sapins m'inspiraient confiance. Ils me prodiguaient un sentiment de sécurité que je n'avais plus ressenti depuis que nous avons quitté Sicte. Je ne m'en rendais pas compte, mais mon corps s'affaissait. Je méditais sur l'importance que nous avons dans ce monde. Les vieux arbres me rappelaient que je n'étais qu'un seul individu parmi les autres, avec des problèmes parmi tant d'autres. J'avais l'impression de porter un lourd fardeau sur mes épaules, bien plus lourd que ceux des autres, pourtant mes peines ne furent plus aussi lourdes quand j'eus l'impression que ces arbres étaient des puissances supérieures, inébranlables à travers les âges. C'était sûrement quand nous avons senti un besoin de créer des divinités, sur lesquelles s'appuyer, sur lesquelles se reposer. Ce fut ma dernière pensée avant de m'effondrer, complètement épuiser sur le tapis de feuilles, de mousse et d'écorces.

Je me réveillais sur une terre humide, au même endroit. J'ignorais le temps que j'avais passé inconscient, mais il avait plu. Des gouttes ruisselaient encore sur mon corps humide, refroidi. Je restais là, contemplant les écorces des solennels arbres. S'il fallait les comparer à des instruments, je choisirai sans aucun doute les orgues, comme eux, magistraux, puissants, anciens. J'aurai pu rester contempler ces éléments pendant des heures, examinant tous les détails,

m'émerveillant à chaque minuscule découverte, les gouttes limpides et ruisselantes sur mon corps, des feuilles collées sur moi. J'étais tel un animal blotti dans son nid, refusant de sortir. Je décidai néanmoins de me lever, me promettant un jour de revenir en ces lieux. Je marchai quelques pas chancelants dans la terre humidifiée et mouillée à cause des fleurs de lys célestes blanches qui étaient tombées. Je marchais dans cette symbiose parfaite, je marchais dans une nature, émerveillé. Malgré ce spectacle, chaque pas était une souffrance. Je titubais. Mes pieds avaient gonflé et étaient gorgés d'humidité et de la pluie et de la neige. La terre, jonchée de plantes et de fleurs était elle aussi emplis d'eau.

J'avais à peine marché quand j'aperçu une maison-forte, aux parois tristes, dénuées de toute chaleur qui, étouffé par le lierre semblaient contenir des secrets trop horribles pour qu'on les laisse s'échapper de ces murs. Elle était de ces maisons construites pierre par pierre pour tenter d'échapper aux injustices du destin. Les pierres étaient taillées au millimètre près, la maison robuste, semblait refléter la personnalité du bâtisseur qui ne pliait pas, elle cassait ou résistait. Je progressais entre les branches, l'eau que je libérais de leur gardien vert, les feuilles. Le craquement des branches sèches, augure de mort ou de triomphe ? Peut m'importait d'ailleurs. J'avais envie de vivre uniquement le présent, pas le futur. Quel intérêt de connaître son destin ? Un guerrier, par exemple, n'irait pas au combat en sachant qu'il allait mourir. Ne sommes-nous pas tous des guerriers ? Ne menons-nous pas un combat de tous les jours ? tandis que je réfléchissais profondément à ces questions, le bruissement des feuillages était calme, paisible. Les feuilles tombaient doucement d'une hauteur vertigineuse. J'avançais toujours vers la maison, émerveillé. La demeure était un véritable colosse, elle semblait être là depuis toujours. Elle résistait depuis longtemps, à en juger par la mousse qui s'infiltrait à l'intérieur des parois. Elle était une œuvre amère, un monument éternel réalisé avant que le créateur de cette étonnante maison se rende compte des caprices de l'avenir. Le lierre avait recouvert le toit de la maison, il tentait de le percer. Une mort lente, mais certaine pour la maison. Le lierre était le poison qui se répandait peu à peu dans le corps.

Un bruit se fit entendre, figeant tous les mouvements. Le temps semblait s'être gelé, mis à part cet étrange son qui persistait. L'atmosphère se fit de plus en plus lourde à mesure qu'il avançait. À travers le branchage des arbustes, je distinguais une sorte de bâton en bois grossièrement taillé. L'individu qui possédait ce bout de bois paraissait se balancer dessus. Il se reposait entièrement sur ce bâton.

Une main écarta les branches, me faisant reculer. Et alors je vis la tête de l'individu que j'avais entendu.

C'était... mon frère. Il me fit le signe d'approcher et de le suivre. Et en titubant, je lui emboîtai le pas.

Remerciements :

Je tiens à remercier J. Dupont, mon collaborateur qui écrit lui aussi un roman, appelé Sicté. Je remercie également Margaux Bersihand , ma petite sœur qui m'a incité et encouragé à écrire un livre. Je remercie aussi tant d'autres personnes : mes parents pour leurs encouragements, Aidan Smith, Basile Lefebvre, Mme Nicot, Mr Horngren, les lecteurs, Quentin de la vie scolaire et les délégués CVC sans qui cette édition aurait été impossible, et tous ceux qui ont suivi La Cité et Sicté à travers les textes, et beaucoup de personnes...